Document generated on 07/12/2025 5:01 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19e et 20e siècles. Construction d'un modèle

Gérard Bouchard

Volume 40, Number 1, Summer 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/304424ar
DOI: https://doi.org/10.7202/304424ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, G. (1986). La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19e et 20e siècles. Construction d'un modèle. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *40*(1), 51–71. https://doi.org/10.7202/304424ar

Article abstract

Beyond typologies and structures, family history must apprehend social dynamics, the basic relationships between actors from which one can reconstruct the life of a community at several levels: economic, social, cultural, etc. With this end in view, this paper presents some broad lines describing community dynamics. It is remarkable to see it appear in rural parishes as well as in cities, in varied times and contexts characterized by marginalization, instability or social and political disruption. However, these dynamics are very often confused with conservatism and backwardness, hence this attempt for a more appropriate conceptualization of social change, particularly in those rural societies which are poorly integrated into the market. In this case, the paper argues that:

1. The strength of the community life must not be attributed to a basic "dysfunction" or any irrational opposition to "modern progress". Rather, it has to be related to specific historical conditions. As a result of isolation, it happens that a society must draw on local exchange and mutual aid which, in turn, stimulate the rise of a community culture focusing heavily on survival, interdependence, self-identity and autonomy.
2. Far from being universally destroyed by the dominant or "central" economies (capitalistic or other), these social and cultural "traditional" forms are used by them and, that way, can survive if not expand.
3. The economy associated with community life is socially governed rather than profit-oriented, as has been now recognized quite widely.
4. Contrary to a common belief, kinship ties are not restricted to "local" collectivities but stretch across regions and states, through family and parish migration networks.
5. Kinship ties and family cohesiveness do not mean geographic stability. Not only do they survive mobility but they even get stronger when physical instability increases - as it does in Québec frontier regions during the 19th century.
6. In order to reconstruct the dynamics of rural societies, it is necessary to investigate them "from within". Then their basic characteristics may be brought out and analysed in a more positive way.

For reasons that are outlined here, a community life model may prove useful to understand past rural societies in Québec. Actually, even cities do not completely escape this approach, since major segments of the Québec society as a whole developed as margins in a broader social and cultural environment.

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA DYNAMIQUE COMMUNAUTAIRE ET L'ÉVOLUTION DES SOCIÉTÉS RURALES QUÉBÉCOISES AUX 19e ET 20e SIECLES. CONSTRUCTION D'UN MODELE[1]

GÉRARD BOUCHARD
Directeur de SOREP
Université du Québec à Chicoutimi

RÉSUMÉ

Au-delà des typologies et des structures formelles, l'histoire de la famille doit appréhender la dynamique sociale en tant que telle, les relations concrètes entre les acteurs, à partir desquelles on peut reconstruire la vie collective à divers plans, économique, social aussi bien que culturel. A cette fin, le présent article voudrait suggérer quelques lignes directrices, en référence avec la notion de dynamique communautaire. Il est remarquable que celle-ci se manifeste aussi bien à la ville qu'à la campagne, à des périodes et dans des contextes très divers de marginalisation ou de rupture qui sont ici évoqués. Elle imprime à la famille et à la société environnante (rang, paroisse ou quartier) une image de repli qui est l'objet de quelques équivoques et qui appelle une nouvelle réflexion sur le problème du changement social. Pour ce qui concerne en particulier les sociétés rurales mal intégrées aux circuits d'échanges extra-régionaux, on peut faire valoir que:

a) La vigueur des solidarités communautaires peut être imputée, à tort, à une «dysfonction», une sorte de résistance irrationnelle (sinon déraisonnable) qu'oppose la culture rurale «déphasée» à des formes dominantes à caractère «moderne», alors qu'elle doit être directement rattachée à un contexte de marginalité créé par ailleurs: c'est parce qu'elle est ainsi marginalisée que cette société s'en remet à des réseaux locaux d'échange et d'entraide; par suite, ces conditions favoriseront l'émergence d'une culture réfractaire, axée sur la survivance et la préservation d'une certaine autonomie.

[1] Les recherches qui ont conduit à la rédaction de cet article ont pu être effectuées grâce à l'appui financier du Fonds FCAR pour l'aide et le soutien à la recherche (Québec), du Conseil de recherches en sciences humaines (Ottawa) et de l'Université du Québec à Chicoutimi.

b) Loin d'être combattues par l'économie dominante (capitaliste ou autre) comme des survivances nuisibles, ces formes sociales et culturelles sont souvent utilisées à son profit, ce qui contribue à les perpétuer.

c) Le type d'économie associé à la dynamique communautaire obéit davantage à des impératifs sociaux qu'à la recherche du profit.

d) Les solidarités de parenté et de voisinage ne sont pas restreintes à des communautés ou populations dites locales; on peut montrer qu'elles se déploient au contraire à l'échelle nationale et internationale, par le biais de filières migratoires.

e) Elles ne sont pas non plus synonymes d'enracinement ou de stabilité. Non seulement ces solidarités résistent à la mobilité géographique, mais il arrive qu'elles s'affermissent précisément là où l'instabilité est la plus forte - par exemple dans les régions de colonisation du Québec, au 19e siècle.

f) Il est nécessaire d'appréhender la culture de ces sociétés rurales de l'intérieur, afin de reconstituer la logique qui lui est propre. Vue sous cet angle, celle-ci paraît se structurer moins comme un refus ou une résistance que comme une culture de la solidarité, pénétrée du respect des hiérarchies internes, des valeurs de réciprocité et de la fidélité au groupe.

Un modèle de ce genre trouve un terrain d'application évident dans le cas des sociétés rurales québécoises. Mais la société urbaine n'y échappe pas non plus tout à fait, dans la mesure où, de diverses façons, la société québécoise dans son ensemble s'est constituée comme marginalité.

ABSTRACT

Beyond typologies and structures, family history must apprehend social dynamics, the basic relationships between actors from which one can reconstruct the life of a community at several levels: economic, social, cultural, etc. With this end in view, this paper presents some broad lines describing community dynamics. It is remarkable to see it appear in rural parishes as well as in cities, in varied times and contexts characterized by marginalization, instability or social and political disruption. However, these dynamics are very often confused with conservatism and backwardness, hence this attempt for a more appropriate conceptualization of social change, particularly in those rural societies which are poorly integrated into the market. In this case, the paper argues that:

a) The strength of the community life must not be attributed to a basic «dysfunction» or any irrational opposition to «modern progress». Rather, it has to be related to specific historical conditions. As a result of isolation, it happens that a society must draw on local exchange and mutual aid which, in turn, stimulate the rise of a community culture focusing heavily on survival, interdependance, self-identity and autonomy.

b) Far from being universally destroyed by the dominant or «central» economies (capitalistic or other), these social and cultural «traditional» forms are used by them and, that way, can survive if not expand.

c) The economy associated with community life is socially governed rather than profit-oriented, as has been now recognized quite widely.

d) Contrary to a common belief, kinship ties are not restricted to «local» collectivities but stretch across regions and states, through family and parish migration networks.

e) Kinship ties and family cohesiveness do not mean geographic stability. Not only do they survive mobility but they even get stronger when physical instability increases - as it does in Québec frontier regions during the 19th century.

f) In order to reconstruct the dynamics of rural societies, it is necessary to investigate them «from within». Then their basic characteristics may be brought out and analysed in a more positive way.

For reasons that are outlined here, a community life model may prove useful to understand past rural societies in Québec. Actually, even cities de not completely escape this approach, since major segments of the Québec society as a whole developed as margins in a broader social and cultural environment.

Depuis une quinzaine d'années, les recherches historiques et ethnologiques sur la famille ont fait une très large place à l'étude de la structure des ménages et des systèmes successoraux. Selon nous, les nombreux travaux qui en ont résulté se sont souvent caractérisés par un souci excessif de la typologie affranchie de la dynamique sociale, par une fixation sur les expressions strictement résidentielles du groupe familial (ex.: les structures des ménages) et par une prédilection pour les communautés paysannes relativement isolées et stables, du type pyrénéen. Il y a peut-être lieu d'ouvrir et de varier ces perspectives en y intégrant des éléments de mouvement et d'instabilité, en étendant les

cadres spatio-temporels des observations et, surtout, en les réintégrant dans des problématiques de changement et de rapports sociaux[2]. Dans cette direction, on note avec intérêt la recrudescence des études sur le cycle familial, la reproduction sociale, les itinéraires individuels («life course studies») et l'univers de la parenté, en tant que paramètre fondamental des sociétés rurales.

En rapport avec ce dernier point, le présent commentaire voudrait dégager quelques lignes directrices pour des recherches en cours au sein de SOREP (Centre interuniversitaire de recherches sur les populations), lesquelles visent à éclairer le rôle de la famille dans la dynamique du peuplement[3] et la spécificité de certaines sociétés rurales québécoises créées dans des contextes d'éloignement. Nous avons dit famille, mais il s'agit en fait de beaucoup plus que du traditionnel groupe de personnes unies par le sang ou par le mariage et vivant sous un même toit. La plupart du temps, en effet, à un moment ou l'autre de son histoire, le groupe ainsi défini fait place à des éléments non familiaux: engagés, pensionnaires, enfants en apprentissage, etc. Aussi, il arrive que la parenté tisse des liens tellement étroits entre les unités familiales que la référence résidentielle par laquelle on les distingue habituellement devient presque secondaire. On pourrait en dire autant du voisinage, qui mêle ses solidarités et ses relations familières à celles de la parenté, et parfois s'y substitue carrément. On observe aussi que ces solidarités familières et familiales semblent se déployer plus volontiers dans les sociétés rurales marquées par l'éloignement, une division du travail rudimentaire et une faible intégration au marché - ou disons plus exactement: une intégration d'un type très particulier.

A ces traits principaux s'en ajoutent d'autres, à caractère secondaire, qui seront évoqués plus loin. Les uns et les autres ont été décrits dans de nombreuses et excellentes monographies et nous avons nous-même recueilli sur ce sujet une documentation considérable, dans le cadre de nos recherches saguenayennes. Le présent essai ne veut pas reprendre la description de ces traits mais plutôt formuler les relations très étroites qui semblent les unir pour en faire des formes sociales caractéristiques. Ces relations sont telles que nous avons cru devoir introduire ici la notion de système ou dynamique communautaire, dont

---

[2] Sur ce sujet, voir Gérard Bouchard et Isabelle de Pourbaix, «Individual and Family Life Courses in the Saguenay Region, 1842-1911» (partie I). Texte d'une communication présentée en novembre 1985 à l'Université Clark (Mass.). A paraître à l'automne 1986 dans *Journal of Family History*. Aussi, G. Bouchard, «L'étude des structures familiales pré-industrielles: pour un renversement des perspectives», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 18 (octobre-décembre 1981): 544-571; «Les systèmes de transmission des avoirs familiaux et le cycle de la société rurale au Québec, du 17e au 20e siècle», *Histoire sociale/Social History*, 16,31 (1983): 35-60. Sylvia J. Yanagisako, «Family and Household: the Analysis of Domestic Groups», *Annual Review of Anthropology*, 8 (1979): 161-205. Lawrence Stone, «Family History in the 1980s: Past Achievements and Future Trends», *Journal of Interdisciplinary History*, 12 (1981): 51-87. Andrejs Plakans, «Identifying Kinfolk Beyond the Household», *Journal of Family History*, 2 (1977): 3-27.

[3] Voir le *Document* numéro III-C-33, de SOREP.

nous proposerons une modélisation nourrie à la fois de certaines données empiriques et de références à des travaux récents, lesquelles ne prendront pas cependant les dimensions d'une revue historiographique. Priorité sera donc ici donnée à la construction du modèle et à une présentation de ses idées directrices plutôt qu'à une description de type monographique qui ne tiendrait pas du reste dans le cadre étroit de cet article.

Notre tentative vise donc d'abord et avant tout à suggérer d'autres horizons pour l'histoire de la famille, en présentant l'univers de la parenté non comme structure formelle — et encore moins comme nomenclature — mais comme solidarité, comme rapport social dynamique qui commande d'autres rapports dans l'économie et dans la culture[4]. Par ailleurs, il va de soi que cette perspective invite à décrire le système communautaire de l'intérieur, comme une entité sociale spécifique. Mais elle ne préjuge évidemment pas des contraintes et interférences de toutes sortes avec lesquelles cette entité doit composer dans un contexte social plus étendu.

1 - LA DYNAMIQUE COMMUNAUTAIRE

Précisons d'abord que notre point de référence est la société rurale saguenayenne et québécoise, du 17e au 19e siècle; mais ce cadre est loin d'être exclusif, et nous nous permettrons de le déborder, les solidarités communautaires ayant, comme nous le verrons, développé en tout temps des formes urbaines et contemporaines très vivaces. Par ailleurs, on se gardera de faire un lien trop étroit entre les propositions méthodologiques de Tonnies[5] et les nôtres, qui sont totalement dénuées d'évolutionnisme et ne visent qu'à caractériser une association de formes sociales spécifiques, présentes à des époques et dans des sociétés très diverses.

Au coeur de la dynamique communautaire, on relève d'abord, comme on s'y attend, un réseau très étroit d'entraide et d'interdépendances, fait d'échanges d'informations, de biens et de services divers. C'est le trait le plus visible. Ces solidarités communautaires sont appuyées d'abord sur le groupe constitué par la famille conjugale et ses dépendants. Elles se prolongent dans des relations de voisinage, gros-

---

[4] Sur le rôle primordial de la famille et de la parenté dans les sociétés rurales, voir par exemple Tamara K. Hareven et Maris A. Vinovskis (eds.), *Family and Population in Nineteenth-Century America* (Princeton, N. J., Princeton University Press, 1978). Daniel Blake Smith, «The Study of the Family in Early America: Trends, Problems, and Prospects», *William and Mary Quarterly*, 3rd series, 39 (1982): 3-28, 3e série. John Demos, *A Little Commonwealth, Family Life in Plymouth Colony* (London, Oxford University Press, 1970), 201 p. Réédition. T. K. Hareven, «Family Time and Industrial Time. Family and Work in a Planned Corporation Town, 1900-1924», *Journal of Urban History*, 1,3 (May 1975): 365-387.

[5] Voir Ferdinand Tonnies, *Community and Society*. Traduction de *Gemeinschaft und Gesellschaft*, Charles P. Loomis (ed.) (East Lansing, The Michigan State University Press, 1957).

sièrement délimitées à la campagne par le rang, et dans la société beaucoup plus diffuse des parents, souvent très éloignés. Elles se manifestent dans le travail (échange de main-d'oeuvre, mise en apprentissage, embauche), dans l'assistance matérielle et économique (hébergement, prêts, corvées), dans les réjouissances, dans la maladie et le deuil, etc. Il faut noter par ailleurs que, pour s'inscrire dans un espace précis, elles sont toutefois loin de se confiner au rang et à la paroisse. Elles rayonnent au contraire bien au-delà des régions, et souvent à l'échelle internationale. En témoignent les très nombreux exemples de courants migratoires gérés par des réseaux de parents et de voisins, aussi bien que les formes d'entraide qu'ils rendent possibles (infra).

Attestée dans de nombreuses sociétés à diverses périodes, la dynamique communautaire s'épanouit en particulier dans des contextes de marginalisation, que celle-ci soit créée par l'éloignement (ex.: les régions périphériques, les paroisses de colonisation), par la culture (groupes ethniques, religieux) ou par l'économie (prolétariats urbains, paysanneries sous-développées). Il faut ajouter à ces exemples tous les contextes de crise et toutes les situations où une population est l'objet d'une quelconque menace extérieure contre laquelle elle croit devoir se défendre[6], de même que les collectivités caractérisées par une organisation sociale très fruste ou un stade de développement très primaire - on songe, ici encore, aux régions de colonisation du 19e siècle québécois comme au peuplement initial des 17e et 18e siècles. Le contexte de marginalisation ainsi créé donne lieu à une dualité qui met en relief d'un côté les formes communautaires, de l'autre un ensemble, un système plus vaste que nous qualifierons ici, à la suite des sociologues, de société globale.

Dans la mesure où elle s'identifie à un vide institutionnel, la marginalité confère des fonctions et une intensité additionnelles à des instances comme la famille et ses prolongements: il faut «relever» la mère qui accouche, assister le veuf chargé d'enfants, reloger la famille sans abri, arbitrer les conflits, enseigner le métier aux plus jeunes, prendre soin des personnes âgées, etc. De la même façon, une absence d'intégration ou une mauvaise intégration aux circuits de diffusion et d'échanges commerciaux ou autres détermine, par compensation, un repli sur l'échange local, l'entraide et des formes d'auto-subsistance. Il

---

[6] On pourrait donner ici des références très diverses allant des Amish ou des Hutterites aux Amérindiens, aux minorités d'immigrés ou aux Montréalais francophones durant la crise des années 1930, Marc-Adélard Tremblay, «La crise économique des années trente et la qualité de la vie chez les Montréalais d'ascendance française», *Travaux et communications de l'Académie des sciences morales et politiques (Montréal)* (Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1976), III: 149-165. Dans la même veine, citons l'étude que Georges Duby a consacrée aux mutations d'une société paysanne médiévale et qui montre une sorte de mouvement alterné d'expansion/contraction, au gré des conjonctures longues,entre des regroupements primaires comme la famille ou le village et des appareils plus centralisés comme l'État et l'Église, *La société aux XIe et XIIe siècles dans la région mâçonnaise* (Paris, Armand Colin, 1953) («Bibliothèque générale de l'École des hautes-études VIe section»).

convient d'appuyer sur cet énoncé: la vigueur des systèmes de réciprocité et d'échanges à l'échelle paroissiale et inter-paroissiale vient contrer l'indigence des institutions supra-régionales, alors qu'on serait tenté au contraire d'imputer celle-ci à celle-là. Serge Courville[7] et Cole Harris[8] ont rapporté des phénomènes de ce genre, l'un pour le 18e, l'autre pour le 19e siècle québécois: absentéisme ou inaction des seigneurs, indifférence des gouvernants, fermeture du marché extra-régional, abandon du monde rural à ses seuls moyens. A propos des ratés de l'économie capitaliste dans la vallée du Connecticut au 19e siècle, Christopher Clark[9] montre aussi comment les sociétés rurales, faute de pouvoir s'intégrer pleinement au marché, se replient sur un autre mode d'intégration, à caractère local et communautaire[10].

On voit par là qu'il n'est peut-être pas vraiment utile de s'interroger sur ce qui était le véritable pivot de ces sociétés rurales: famille, rang ou village[11]? On pense plutôt à un emboîtement de ces composantes, allant de la maison familiale au réseau d'échange local et se prolongeant, au-delà, dans les ramifications éclatées de la parenté.

A la lumière de ce qui précède, il semble qu'on puisse affirmer l'existence d'un projet familial et communautaire axé sur la conquête et la préservation d'une indépendance, sur l'exercice d'un pouvoir autonome[12]. Ce projet se traduit par une éthique de la vie familiale, une résistance à toutes formes d'empiétement par des pouvoirs externes[13], une méfiance vis-à-vis de l'étranger et un profond respect pour les aînés qui gèrent les affaires de la famille et de la paroisse. L'expérience — presque quotidiennement vécue — d'une étroite interdépendance créait une puissante communauté d'intérêt et d'action qui, en cas d'ingérence ou de menace extérieure, pouvait être le lieu d'une subversion très

---

[7] Serge Courville, «Espace, territoire et culture en Nouvelle-France: une vision géographique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37,3 (décembre 1983): 417-430.

[8] Cole Harris, «Of Poverty and Helplessness in Petite-Nation», *The Canadian Historical Review*, 52,1 (March 1971): 23-50.

[9] Christopher Clark, «Household Economy, Market Exchange and the Rise of Capitalism in the Connecticut Valley, 1800-1860», *Journal of Social History*, 13 (Winter 1979): 169-189.

[10] On trouvera chez James A. Henretta, «Families and Farms: *Mentalité* in Pre-Industrial America», *William and Mary Quarterly*, 3rd series, 35,1 (January 1978): 3-32, 3e série, et Richard L. Bushman, «Family Security in the Transition From Farm to City, 1750-1850», *Journal of Family History*, 6,3 (Fall 1981): 238-256, des analyses du même type, cherchant à établir et à expliquer la force des solidarités communautaires dans quelques États américains aux 18e et 19e siècles.

[11] Là-dessus, voir par exemple Pierre Deffontaines, «Le rang, type de peuplement rural du Canada français», *Cahiers de géographie* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1953), 31 p. et Philippe Garigue, «Évolution et continuité dans la société rurale canadienne-française», Marcel Rioux et Yves Martin, éd., *La société canadienne-française* (Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1971), 137-148 (traduction française d'un article paru dans *Culture*, 18 (1957): 379-392.

[12] Dont on ne peut s'empêcher de voir des survivances dans les revendications régionalistes actuelles, au Québec et ailleurs.

[13] Il peut s'agir de contrôles gouvernementaux sur la chasse et la pêche, de directives épiscopales relatives à l'emplacement d'une église... ou de vaccination obligatoire du troupeau laitier.

active[14]. Restreint au cadre du groupe familial, le projet communautaire visait à assurer la reproduction biologique et sociale, pourvoyant à l'établissement des enfants et subordonnant les intérêts individuels à cet objectif, jusqu'à un âge avancé; au Saguenay, il n'est pas rare de voir un célibataire dans la trentaine encourir les foudres du père pour s'être établi à son compte, privant ainsi les autres membres de la famille d'une contribution jugée irremplaçable. Et souvent, il en était bien ainsi: un fils s'accommodait plus volontiers de conditions de travail ingrates pour lesquelles un étranger aurait exigé un salaire trop élevé[15]. Ainsi le projet familial instaurait un code de fidélité à ce que Serge Courville[16] appelle les finalités domestiques, en se référant au contexte de la Nouvelle-France. Il semble donc qu'on puisse écarter ici l'hypothèse formulée par John W. Adams et Alice Bee Kasakoff[17], voulant que l'attachement des enfants à la famille soit commandée par la perspective plus ou moins éloignée du partage successoral du patrimoine. Du reste, au Saguenay jusqu'au début du 20e siècle, les parts ainsi léguées aux garçons comme aux filles étaient souvent très modestes: peu d'argent, quelques effets, la plupart du temps une ou deux têtes de bétail, des outils, une voiture, un cheval, rarement une pièce de terre. En fait, c'était souvent sous forme de travail que chacun était remboursé; plus l'assurance d'un support, d'une solidarité durable.

Ainsi déterminé par le type de contextes ou d'environnements évoqués plus haut, le projet familial et communautaire se déploie à la fois dans l'espace, dans l'économie, dans le système de transmission des avoirs, dans les alliances matrimoniales et dans la culture:

- Dans l'espace, parce que le réseau de parenté, comme il a été dit, s'étendait bien au-delà de la paroisse et que les familles elles-mêmes étaient souvent amenées à émigrer pour assurer leur reproduction.
- Dans l'économie, dans la mesure où, au service du projet familial et communautaire, se constituaient un type d'exploitation rurale et un réseau d'échange local à caractère défensif, moins axés sur la recherche du profit que sur la survivance, sur la reproduction des unités sociales.

---

[14] On en trouvera de très beaux exemples dans Yves Castan, *Honnêteté et relations sociales en Languedoc (1715-1780)* (Paris, Librairie Plon, 1974), 699 p. Plus près de nous, et sur un autre terrain, mentionnons l'opposition faite au détachement militaire canadien chargé, en 1918, de traquer les conscrits déserteurs au Saguenay.

[15] Deux engagés ne valent pas un fils, lit-on dans la collection de mémoires de vieillards conservés aux Archives nationales du Québec à Chicoutimi (fonds Mgr Victor-Tremblay).

[16] S. Courville, *loc. cit.*, 417-430.

[17] John W. Adams et Alice Bee Kasakoff, «Migration and the Family in Colonial New-England: the View From Genealogies», *Journal of Family History* (1984): 24-42.

- Dans les pratiques de transmission et les alliances matrimoniales, lesquelles déterminaient en grande partie l'évolution des assises matérielles de la famille.
- Dans la culture enfin, du fait que les solidarités dont chacun dépendait engendraient des obligations, des valeurs, des traditions caractéristiques.

2 - *COMPOSANTES ET PROLONGEMENTS DES SOLIDARITÉS COMMUNAUTAIRES*

Nous commentons brièvement chacune de ces quatres composantes.

A - Un rapport ambivalent à l'espace

Les chercheurs ne sont pas unanimes sur le rapport entre la vigueur des liens familiaux et la mobilité. Pour plusieurs, les personnes sans attache familiale, et donc peu intégrées à la société villageoise ou paroissiale, de même que les petites familles n'appartenant pas à des réseaux de parenté plus larges sont plus sujettes à émigrer[18]. Mais dans de nombreux contextes aussi, on a pu montrer, au contraire, que la parenté elle-même était le vecteur des migrations: ici des fils qui suivent le père dans ses déplacements[19], là une filière spectaculaire qui, pendant une quarantaine d'années, fait transiter individus et familles entre quatre villages du centre de la Suède et le Midwest américain[20]; dans ce dernier cas, c'est l'intensité des appartenances qui commande directement les déplacements. Et s'agissant du contexte urbain, rappelons une importante conclusion d'un classique de la littérature sociologique, l'enquête de Michael Young et Peter Willmott[21] sur un quartier de Londres. Ces auteurs ont pu établir que le rattachement des familles à

---

[18] Voir Robert E. Bieder, «Kinship as a Factor in Migration», *Journal of Marriage and the Family*, 35,3 (August 1973): 429-439; R. J. Johnston, «Resistance to Migration and the Mover/Stayer Dichotomy: Aspects of Kinship and Population Stability in an English Rural Area», *Geografiska Annaler*, 53b (1971): 114-142; Jacques Mathieu, C. Cyr, G. Dinel, J. Pozzo, J. St-Pierre, «Les alliances matrimoniales exogames dans le gouvernement de Québec, 1700-1760», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35,1 (juin 1981): 3-32; Jacques Mathieu, François Béland et all., «Peuplement colonisateur au XVIIIe siècle dans le gouvernement de Québec», R. L. Emerson, W. Kinsley, W. Moser, eds, *L'Homme et la nature* (Montréal, Actes de la Société canadienne d'étude du 18e siècle, 1984), tome II: 127-138; Beatrice Craig, «Migrant Integration and Kinship ties in a Frontier Community», Communication au Congrès de la Société historique du Canada (Vancouver); Yves Beauregard, Serge Goudreau et al., «Famille, parenté et colonisation en Nouvelle-France», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39,3 (hiver 1986): 391-405.

[19] Robert S. Dilley, «Migration and the Mennonites: Nineteenth Century Waterloo County, Ontario», Donald H. Akenson, ed., *Canadian Papers in Rural History* (Gananoque, Langdale Press, 1984), IV: 108-129.

[20] Robert C. Ostergren, «Kinship Networks and Migration. A Nineteenth Century Swedish Example», *Social Science History*, 6,3 (Summer 1982): 293-320.

[21] Michael Young et Peter Willmott, *Family and Kinship in East London* (London, 1957). Traduction française par A. Gottman et B. d'Hellencourt, *Le village dans la ville* (Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, 1983), 255 p.

l'environnement urbain et leurs relations avec l'extérieur se faisaient surtout par le truchement du réseau de parenté.

En somme, les solidarités communautaires exercent un effet ambivalent sur la fixation des populations. De nombreuses variables contextuelles interviennent, notamment les stratégies d'établissement et de transmission, qui rendent cet effet imprévisible. On songe ici aux deux versants de la propriété foncière: celui de l'accumulation, qui enracine les familles, et celui de la dépossession, qui les chasse[22]. Mais dans un cas comme dans l'autre, pour ce qui est du Saguenay ou du Québec, on ne saurait se satisfaire ici d'une explication d'ordre culturel qui prête aux populations rurales une inclination presque héréditaire à la mobilité[23]. La question demeure ouverte.

B - L'économie socialisée

Axée sur la survivance par le biais des solidarités, la dynamique familiale et communautaire n'est pas conçue en priorité pour le profit et l'accumulation. Son mode de production caractéristique prend la forme de la petite exploitation familiale — dont les dimensions peuvent toutefois varier sensiblement selon le type d'agriculture pratiquée, intensive ou extensive[24]. Dans la perspective adoptée ici, cette exploitation est par définition possédée ou librement gérée par une unité familiale qui en assure la main-d'oeuvre et poursuit un objectif d'auto-subsistance ou d'autarcie. On doit cependant éviter d'entendre cette expression dans un sens trop étroit. D'abord, l'orientation autarcique trouve son cadre d'opération non dans la ferme familiale mais à l'échelle de la paroisse, qui est le siège d'un marché très dynamique; cependant les échanges y sont conclus selon une comptabilité et des échéances socialement définies, dans le cadre des relations objectivement solidaires[25]. Par ailleurs, le numéraire n'y est évidemment jamais absent: il faut payer taxes, impôts et autres créances liquides, acheter les biens et équipements qu'on ne peut soi-même produire ou fabriquer, etc. Cette économie n'est donc jamais coupée du marché monétaire, avec lequel

---

[22] Se reporter là-dessus à Herbert J. Mays, «A Place to Stand: Families, Land and Permanence in Toronto Gore Township, 1820-1890», Communication au Congrès de la Société historique du Canada (Montréal 1980), 51 p. dactylographiées, ou à Kenneth Lockridge, «Land, Population and the Evolution of New England Society, 1630-1790», *Past and Present* (April 1968): 62-80.

[23] Une thèse de ce genre a été soutenue par Christian Morrissonneau, *La Terre promise: le mythe du Nord québécois* (Montréal, Cahiers du Québec/Éditions Hurtubise, 1978), 212 p.

[24] Michael Merrill, «Cash is Good to Eat: Self-Sufficiency and Exchange in the Rural Economy of the United States», *Radical History Review* (Winter 1977): 42-71, a proposé une définition théorique des fondements du «household mode of production», qui aurait connu son apogée aux États-Unis entre 1750 et 1850.

[25] On en trouve un très bel exemple dans la pratique du prêt entre parents, les solidarités familiales enveloppant alors les rapports économiques. Voir à ce sujet, Ronald Hubscher, «La petite exploitation en France: reproduction et compétitivité (fin XIXe siècle-début XXe siècle)», *Annales ESC*, 40,1 (1985): 3-34, en particulier 11 et 12.

elle peut même entretenir des relations parfois très suivies (infra)[26]. C'est dire que l'orientation autarcique n'est jamais parfaitement réalisée. Cependant, plus on est isolé du marché extra-paroissial ou extra-régional, plus on doit se reposer sur le réseau local d'échange et d'entraide.

Par ailleurs, il est assez évident que ce type d'économie ne favorisait guère la croissance et l'accumulation. Comme nous avons tenté de le montrer ailleurs[27], en vertu du principe social qui la gouverne, l'exploitation familiale sert d'assise ou de support à l'établissement des enfants, ce qui lui fait traverser des phases successives d'expansion et de contraction. A chaque génération, grâce au travail de ses membres, la famille parvient à créer deux, trois ou quatre places à partir d'une seule[28]. Ainsi, dans le meilleur des cas, le patrimoine s'accroît et se divise à chaque génération. Ces conditions ne favorisent pas non plus la concentration de la production mais, ici encore, on aurait tort de faire un procès d'archaïsme à ces pratiques économiques. R. Hubscher[29] a pu démontrer, à propos de la France rurale de la seconde moitié du 19e siècle, que la petite entreprise familiale survit grâce à son dynamisme, à sa capacité de s'adapter et de tirer profit de l'évolution économique ambiante.

Toutes ces coordonnées rappellent évidemment le modèle de l'économie paysanne de A. V. Chayanov[30], en vertu duquel le niveau de la production serait commandé par les besoins et la force de travail. Elles recoupent aussi les conclusions d'une enquête conduite sur 16 paroisses du Saguenay et visant à périodiser les mutations de l'économie rurale à l'aide de divers indicateurs géographiques, agraires et démographiques[31]. Plus particulièrement, l'enquête cherchait à éclairer les changements mis en branle à partir du moment où les surfaces exploitées ne peuvent plus s'étendre, l'écoumène agricole ayant atteint

---

[26] Selon les indications rassemblées par Richard L. Bushman, *loc. cit.*, chez divers auteurs, même dans des régions très isolées des États-Unis, l'exploitation familiale exporte de 10 à 20% de sa production. Plus près de nous, étudiant deux paroisses de la plaine de Montréal aux 18e et 19e siècles, Louis Michel, de l'Université de Montréal, observe que la très grande irrégularité des récoltes fait obstacle à l'auto-suffisance et contraint l'habitant à exploiter diverses sources de revenus (communication personnelle à l'auteur). Dans la même veine, voir aussi l'analyse de l'économie paysanne proposée par Allan Greer, *Peasant, Lord and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes, 1740-1840* (Toronto, University of Toronto Press, 1985), 304 p.

[27] G. Bouchard, «L'étude des structures familiales pré-industrielles...»; «Les systèmes de transmission...»

[28] Selon une étude en cours, portant sur quelques centaines de familles saguenayennes du 19e siècle observées pendant au moins 30 ans, la proportion de fils établis sur des terres était de 68% dans les familles ayant compté cinq fils ou plus.

[29] Ronald Hubscher, *loc. cit.*, 3-34.

[30] A. V. Chayanov, *The Theory of Peasant Economy* (D. Thorner, B. Kerblay and R. E. F. Smith, eds, Homewood, R. D. Irwin, 1966), lxxv-317 p.

[31] Gérard Bouchard et Régis Thibeault, «L'économie agraire et la reproduction sociale dans les campagnes saguenayennes, 1852-1971». A paraître au printemps 1986 dans la revue *Histoire sociale/Social History*.

ses limites. Or dans un grand nombre de cas, ces changements sont imprévisibles; l'exploitation rurale ne se laisse pas «coincer» par les ciseaux malthusiens, elle joue de ses nombreux recours et activités d'appoint pour se maintenir, sans procéder à des réformes majeures. L'échéance des éclatements viendra néanmoins, mais assez tard dans le 20e siècle.

C - La transmission des biens et les alliances matrimoniales

Il serait exagéré d'affirmer l'existence d'une relation unitaire, prépondérante, entre les formes communautaires dont il est question ici et la manière de disposer de ses biens ou d'intégrer ses enfants au monde du travail. Nous savons trop quelle diversité prévaut en ce domaine[32]. Deux traits doivent cependant être mis en relief. Concernant d'abord les systèmes de transmission des avoirs familiaux, dans les régions où l'espace permet au peuplement de s'étendre, les familles sacrifient à une visée communautaire en essayant d'établir le maximum d'enfants sur des terres plutôt que de préserver à tout prix l'intégrité du vieux bien. Un tel objectif donnait lieu assez fréquemment à des stratégies migratoires poussant toute la famille en direction des fronts pionniers. Dans tous les cas, les parents veillaient à ce que leurs enfants soient établis à proximité. L'enquête sur les familles saguenayennes du 19e siècle, évoquée plus haut, montre que dans 85% des cas, les fils cultivateurs se trouvaient établis dans la même paroisse que leur père et mère, ce qui atteste le souci de circonscrire les liens familiaux dans l'espace le plus restreint possible[33].

En deuxième lieu, et en particulier dans les terroirs pleins où la pression sur la terre obligeait à des stratégies plus complexes, le jeu des alliances matrimoniales contribuait à préserver les domaines et les familles. Les études de M.-C. Pingaud[34] et de A. Collomp[35] sont de ce point de vue exemplaires. Mais il convient surtout de signaler l'ouvrage remarquable que M. Segalen[36] vient de consacrer à l'étude du système de parenté dans une commune de Basse-Bretagne. Étudiant sur plusieurs générations les généalogies de 50 familles sédentaires, l'auteur

---

[32] On se limitera à deux références. Jean Yver, *Essai de géographie coutumière* (Paris, Sirey, 1966), et Emmanuel Le Roy Ladurie, «Structures familiales et coutumes d'héritage en France au XVIe siècle. Système de la coutume», *Annales ESC*, 27,4-5 (juillet-octobre 1972): 825-846.

[33] Données analogues dans James A. Henretta, *loc. cit.*, Barry Levy, « 'Tender Plants': Quaker Farmers and Children in the Delaware Valley, 1681-1735», *Journal of Family History*, 3 (1978): 116-135, John Demos, *op. cit.*

[34] Marie-Claire Pingaud, «Terres et familles dans un village du Châtillonnais», *Études rurales*, 42 (avril-juin 1971): 52-104; *Paysans en Bourgogne. Les gens de Minot* (Paris, Flammarion, 1978), 300 p.

[35] Alain Collomp, «Alliance et filiation en Haute Provence au XVIIIe siècle», *Annales ESC*, 32,3 (mai-juin 1977): 445-477.

[36] Martine Segalen, *Quinze générations de Bas-Bretons* (Paris, Presses universitaires de France, 1985), 405 p.

fait ressortir l'importance des mariages préférentiels — notamment sous la forme de renchaînements d'alliances — comme élément d'une stratégie socio-économique à long terme. Celle-ci vise à conserver les domaines congéables au sein des mêmes réseaux de voisins et de parents de manière à perpétuer la vieille sociabilité des bonnes familles et des amis: il vaut mieux avoir pour voisin un parent même éloigné qu'un étranger. C'est l'alliance au service de la solidarité communautaire.

D - Une culture de la solidarité

L'étude de la culture des sociétés rurales, dans le contexte ici considéré, invite à une démarche très empirique, soucieuse de ne pas décrocher les valeurs et les modèles de conduite du rapport social fondamental où ils prennent racine. Elle invite aussi à étudier ces valeurs et ces modèles pour eux-mêmes, dans leur dynamique propre, et non comme des sous-produits plus ou moins frelatés d'une dynamique culturelle externe. Cette culture, comme discours et comme expérience de la solidarité, s'articule d'abord aux impératifs de survie autonome et d'indépendance, exaltés dans l'identité, l'orgueil et l'honneur familial. Elle est faite ensuite de fidélité, d'obligations envers le projet familial, d'où l'importance de la réciprocité, du mutualisme. Qui dit fidélité dit aussi ressemblance dans la langue, le costume, les manières, les croyances. Ici, l'individualisme est une trahison: le fils qui travaille trop tôt à son compte, la fille qui prolonge des études jugées inutiles sont réprimandés et peuvent être privés de dot ou d'héritage en guise de sanction. Nul ne l'a mieux montré que l'anthropologue américain Oscar Lewis, dans ses extraordinaires monographies sur la famille Sanchez[37]. Nous en avons trouvé aussi de nombreux exemples pour le Saguenay.

Cette culture est également un commentaire de la solidarité. Ainsi, comme le sacré ou l'identification au patronyme, la parenté est une valeur qu'on prend pour acquise. On en cause en toute circonstance. On établit les liens de celui-ci avec celui-là. On rappelle les prénoms des ancêtres comme on réciterait son identité. Se savoir d'une même filiation rapproche et unit les personnes, leur donne une sécurité. Et suffit à nourrir une conversation.

La culture de la solidarité constituait en même temps un puissant obstacle au changement, en particulier à la mobilité sociale. Elle installait en porte-à-faux, en instance de désertion, celui qui voulait quitter sa condition et modifier ses rapports avec son milieu. À moins que cette

[37] Oscar Lewis, *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine* (Paris, Éditions Gallimard, coll. «Témoins», 1963), 638 p.; *Une mort dans la famille Sanchez* (Paris, Éditions Gallimard, coll. «Témoins», 1973), 176 p. On pense tout particulièrement au cas dramatique de Consuelo, engagée dans un effort d'émancipation et de promotion personnelle qui est perçu comme une trahison et la met au ban des siens.

émancipation ne se fasse de l'intérieur, en épousant les lignes naturelles de la hiérarchie socio-culturelle, celles qui menaient par exemple vers la prêtrise et les professions libérales.

3 - PROPOSITIONS SUR TROIS DÉBATS

Rappelons que le modèle qui vient d'être esquissé n'a d'autre prétention que méthodologique. Il met en relief une dynamique collective spécifique et souvent méconnue, d'où il peut découler une incompréhension de certains phénomènes sociaux, dans un contexte urbain aussi bien que rural. Nous en donnons ici trois exemples, dont l'un se rapporte exclusivement à l'historiographie québécoise.

A - La dynamique communautaire dans la société globale

Nous voulons défendre ici l'idée que la dynamique communautaire ne peut être réduite aux dimensions soit d'un parasite, soit d'un sous-produit, soit d'une survivance de la société globale, alors même qu'elle peut emprunter tous ces traits à la fois. Bien que complexes, les rapports entre les solidarités communautaires et l'environnement social plus large sont le siège d'une logique, faite d'interactions entre deux rationalités presque irréductibles.

D'un côté, on peut concevoir les formes communautaires comme marge plus ou moins pathologique, comme parasite social. Il est vrai que de plusieurs façons, les sociétés rurales à tendance autarcique — pour rester fidèle au point de référence principal de cet essai — exploitent à distance les occasions de profit et autres avantages offerts par les instances urbaines ou supra-régionales. D'une certaine façon, on pourrait dire de ces sociétés qu'elles tirent avantage d'institutions, d'activités soi-disant modernes et progressistes dans le but de consolider et de perpétuer leurs assises et leurs traditions archaïques. Des séjours dans les chantiers forestiers procureront au cultivateur (le plus souvent par l'intermédiaire de ses fils) l'argent nécessaire au paiement d'une terre, à l'achat d'une charrue, d'un poêle, d'un cheval ou de quelques têtes de bétail. Les revenus issus de la pratique d'un petit commerce (ex.: vente de lait, d'oeufs, de volailles, de bois de poêle) compenseront les insuffisances d'une ferme trop petite, etc. Ces exemples de «parasitisme» incluent évidemment toutes les formes de production domestique désignées sous le nom de «cottage industry» et identifiées à la proto-industrialisation[38]. Hétérogène par définition, la petite exploitation rurale fonde sa souplesse dans sa diversité (ou sa «pluri-activité», selon l'expression de R. Hubscher), ce qui en fait un mode de produc-

[38] Franklin F. Mendels, «Proto-Industrialization: the First Phase of the Industrialization Process», *Journal of Economic History*, 32 (1972): 241-261; Hans Medick, «The Proto-Industrial Family Economy: the Structural Function of Household and Family During the Transition From Peasant Society to Industrial Capitalism», *Social History*, 3 (1976): 291-312.

tion économique et sociale original. L'ensemble des recours qui lui sont disponibles lui procure une faculté d'adaptation, une sécurité qui lui permet de perpétuer des traits en apparence très anachroniques, rendant ainsi imprévisible l'effet du développement urbain et industriel[39].

Toutefois, cette direction d'analyse doit faire place à sa contrepartie: en même temps qu'elle tire avantage de l'économie non agraire, la main-d'oeuvre familiale est également utilisée au profit du capital. C'est vrai des exemples qui viennent d'être donnés et qui, dans le cas du travail forestier notamment, mettent en cause une véritable prolétarisation de la main-d'oeuvre rurale. Mais il faut aller plus loin. L'économie industrielle et urbaine, de type capitaliste ou autre, trouve intérêt au maintien d'un secteur ou d'une population marginalisée, voire déphasée, où elle puise et rejette à volonté, au gré de la conjoncture, et sur laquelle elle reporte une partie des coûts sociaux de la croissance (chômage, maladies, accidents, apprentissage...). Dans les campagnes, des commerçants ruraux, des éleveurs, des fromagers recourent à la corvée pour expédier des tâches pressantes; à la ville, la dynamique communautaire est mise à profit dans l'usine, où les équipes de travail reproduisent le cadre familial avec les mêmes personnes, la même hiérarchie, la même solidarité; on songe ici à l'Amoskeag de T. K. Hareven[40], devenu un classique du genre. En d'autres circonstances, le travail salarié assure sa mise en place grâce au recours subsidiaire que constitue la soupape familiale; celle-ci absorbe les ratés du nouvel ordre économique, faillites d'entreprises ou chutes de marché.

En retour, pour être en mesure de parer à l'insécurité ainsi créée, le système social traditionnel se raffermit, même en milieu urbain; de vieilles pratiques d'auto-suffisance se perpétuent: réseaux d'entraide, troc, petit élevage, jardinage; en un sens, la ville se «ruralise»[41]. Pour un temps, les formes les plus modernes de la production tendent à consolider les solidarités communautaires et non à les détruire[42]. On ne

---

[39] Voir sur ce sujet Richard A. Wagner, «Fertility Change in Orasac: a Preliminary Overview», *Microstudies in Yogoslac (Serbian) Social Structure and Demography*, Joel M. Halpern, ed. (Amherst, May 1982), 33-53. Selon cet auteur, dans certaines campagnes yougoslaves, l'industrialisation et l'aisance qu'elle aapportée ont contribué à perpétuer une fécondité élevée. Voir aussi dans la même veine, l'ouvrage de Gregor Dallas, *The Imperfect Peasant Economy: the Loire Country, 1800-1914* (Cambridge, Cambridge University Press, 1982), xiv, 352.

[40] Tamara K. Hareven, Randolph Langenbach, coll., *Amoskeag. Life and Work in an American Factory-City* (New York, Pantheon Books, 1978), 395 p.; Tamara K. Hareven, *Family Time and Industrial Time* (Cambridge, Cambridge University Press, 1982), 474 p.

[41] Parlant d'insécurité, rappelons qu'à Chicoutimi au début du 20e siècle, il arrivait aux employés de la Compagnie de pulpe de demeurer quelques semaines sans salaire à cause des difficultés financières éprouvées par l'entreprise. Spontanément, les familles érigeaient des défenses contre ce genre d'accident.

[42] Parmi d'autres, voir sur ce sujet la très belle étude de A. Gordon Darroch, «Migrants in the Nineteenth Century: Fugitives or Families in Motion?», *Journal of Family History*, 6,3 (Fall 1981): 257-277. Aussi, A. Gordon Darroch et Michael Ornstein, «Family Coresidence in Canada in 1871: Family Life-Cycles, Occupations and Networks of Mutual Aid», Société historique du Canada, *Historical Papers/Communications historiques* (1983), 30-55.

s'étonnera pas de retrouver ces traits sous une forme particulièrement accusée dans les villes québécoises de la première moitié du 20e siècle[43].

Ainsi, des traits et pratiques sociales qu'on serait tenté d'assimiler à des survivances, à des «disfonctionnalités» ou pathologies, peuvent être au contraire perpétuées et utilisées, au moins indirectement, par la dynamique sociale dominante. Mais cette même relation utilitaire, en retour, sert la dynamique communautaire, qui s'en nourrit.

B - La mobilité géographique et l'intégration sociale

Écartons d'abord un malentendu, du reste maintenant bien connu. Contrairement à ce qu'enseignait la sociologie fonctionnaliste jusqu'à récemment[44], ce n'est pas l'industrialisation ni l'urbanisation du 19e siècle qui ont entraîné l'instabilité des populations, tant à la ville qu'à la campagne. De nombreux ouvrages ont montré que ce phénomène était bien plus ancien, qu'il s'agisse de la ville du 18e siècle[45] ou des populations rurales du 17e au 20e siècle[46]. Une très belle démonstration vient d'être proposée aussi par S. Hochstadt[47], qui a établi une mesure des mouvements migratoires dans la région de Dusseldorf aux 19e et 20e siècles. Du coup, il faut écarter aussi une thèse qui s'était édifiée sur ce fondement et selon laquelle la mobilité géographique était synonyme de désintégration, de pathologie sociale. On expliquait d'ailleurs que, contrairement aux sociétés dites modernes, les sociétés pré-industrielles étaient stables, homogènes et bien intégrées parce que leur population était très enracinée. On peut affirmer sans exagérer que le modèle sociologique le plus populaire des trente dernières années était fondé sur cette idée. On montrait ainsi que les migrations compromet-

---

[43] Maurice Lamontagne et J.-C. Falardeau, «The Life Cycle of French-Canadian Urban Families», *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, 13,2 (May 1947): 233-247; Jacques Henripin, «De la fécondité naturelle à la prévention des naissances: l'évolution démographique au Canada français depuis le XVIIe siècle», *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, 23,1 (February 1957): 10-19.

[44] Par exemple, Talcott Parsons, *The Structure of Social Action* (Glencoe, Ill., The Free Press, 2e édition, 1949); *The Social System* (Glencoe, Ill., The Free Press, 1961).

[45] J.-C. Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIIIe siècle* (Paris, Mouton, 2 vol., 1975), 1 157 p.; Jean-Pierre Bardet, *Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les mutations d'un espace social* (Paris, Sedes, 2 tomes, 1983), 421 et 197 p.

[46] Par exemple, P. Clark, «The Migrant in Kentish Towns, 1580-1640», *Crisis and Order in English Towns 1500-1700*, P. Clark and P. Slack, eds. (Toronto, University of Toronto Press, 1972), 117-163; C. Tilly, «Migration in Modern European History», *Human Migration, Patterns and Policies*, W. H. McNeil, R. Adams, eds. (Bloomington, Indiana University Press, 1978), 48-72; K. Wrightson, «Aspects of Social Differentiation in Rural England, c. 1580-1660», *Journal of Peasant Studies*, 5,1 (1977): 33-47, etc. Sur le même sujet, nous avons nous-même constitué un dossier statistique, assorti d'une réflexion méthodologique: Gérard Bouchard, «Histoire démographique et le problème des migrations. L'exemple de Laterrière», *Histoire social/Social History*, 3,15 (mai 1975): 21-33; «Family Structures and Geographic Mobility at Laterrière, 1851-1935», *The Journal of Family History*, 11,4 (Winter 1977): 350-369. Voir aussi Christian Pouyez, Raymond Roy, Gérard Bouchard, «La mobilité géographique en milieu rural. Le Saguenay, 1852-1861», *Histoire social/Social History*, 14,27 (mai 1981): 123-155.

[47] Steve Hochstadt, «Migration and Industrialization in Germany, 1815-1977», *Social Science History*, 5,4 (Fall 1981): 445-468.

taient les solidarités familiales[48]; que les paysans déracinés offraient une prise facile au changement social et culturel[49].

En fait, et compte tenu des réserves et nuances nécessaires, il semble que le phénomène de la mobilité entretienne des rapports beaucoup plus complexes avec les mécanismes de l'intégration. A l'appui de cet énoncé, on pourrait multiplier les exemples de mouvements migratoires n'ayant pas porté atteinte aux cadres sociaux et culturels[50]. Plus encore, on sait que très fréquemment, ces migrations étaient commandées et supportées par les solidarités communautaires elles-mêmes. C'est le cas des chaînes migratoires, dont nous avons signalé un exemple plus haut[51]. On en connaît bien d'autres, au Québec même. A l'époque de la Nouvelle-France, ces filières de la parenté dessinaient les itinéraires des colons, d'une région de colonisation à l'autre[52]. Elles établissaient aussi pendant une trentaine d'années une communication quasi exclusive entre Charlevoix et le Saguenay. A une autre échelle, pendant une trentaine d'années encore, elles poussaient les habitants d'une région d'Italie vers Montréal, où ils étaient pris en charge par un réseau d'accueil véritablement parallèle[53]. Et à Winnipeg au début du siècle, on apprend qu'elles étaient un facteur décisif dans la promotion sociale des immigrants britanniques[54].

Au fond, toutes ces données posent un problème théorique considérable déjà formulé par plusieurs auteurs[55]: si les populations préindustrielles étaient instables, comment expliquer la stabilité culturelle de la «société traditionnelle»? Nous croyons que les mêmes données fournissent aussi la réponse: ce sont les solidarités communautaires qui cimentaient la société rurale et, aussi bien, pour une large part peut-être, la société urbaine. Ajoutons-y, également, les carcans culturels

---

[48] Kenneth A. Lockridge, *A New England Town, the First Hundred Years: Dedham Massachusetts, 1636-1736* (New York, Norton, 1970); Philip J. Greven Jr., *Four Generations: Population, Land and Family in Colonial Andover* (Ithaca, Cornell University Press, 1970); John Demos, «Notes on Life in Plymouth Colony», *William and Mary Quarterly*, 3rd series, 22 (1965): 264-286, etc.

[49] Pierre Bourdieu et Abdelmaled Sayad, «Paysans déracinés. Bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie», *Études rurales*, 9 (avril-juin 1963): 56-94, etc.

[50] Citons seulement, pour faire bref, C. Stephenson, «A Gathering of Strangers? Mobility, Social Structure, and Political Participation in the Formation of Nineteenth Century American Working-Class Culture», *American Working-Class Culture*, M. Canton, ed. (Westport, Conn., Greenwood Press, 1979), 31-61, et John W. Adams et Alice Bee Kasakoff, *loc. cit.*

[51] Robert C. Ostergren, *loc. cit.*

[52] Jacques Mathieu, C. Cyr, G. Dinel, J. Pozzo, J. St-Pierre, *loc. cit.*; Jacques Mathieu, François Béland et al., *loc. cit.*

[53] Mauro Peressini, «Stratégies migratoires et pratiques communautaires: les Italiens du Frioul», *Recherches sociographiques*, 25,3 (septembre-décembre 1984): 367-391.

[54] A. Ross McCormack, «Networks Among British Immigrants and Accomodation to Canadian Society: Winnipeg, 1900-1914», *Histoire social/Social History*, 17,34 (November 1984): 357-374.

[55] Notamment par Stephan Thernstrom et Peter Knights, «Men in Motion: Some Data and Speculations About Urban Population Mobility in Nineteenth Century America», *Anonymous Americans. Explorations in Nineteenth Century Social History*, Tamara K. Hareven, ed. (Englewood Cliffs, N. J., 1971).

que ces solidarités elles-mêmes engendraient. Ce qu'il y a de neuf surtout, c'est qu'elles n'étaient pas captives des limites paroissiales, ni réfractaires au mouvement. Elles se déployaient au contraire dans un espace ouvert, résistant à la distance et au temps, comme le montrent la persistance et la vigueur de la mémoire des familles, exprimée dans la généalogie.

Allons plus loin. On a pu s'étonner des résistances ou «survivances» communautaires dans des contextes en apparence très corrosifs comme le brassage des populations ou l'avance brutale de l'industrialisation. A partir des considérations qui précèdent, on est amené à suggérer une perspective exactement inverse: c'est précisément à cause de l'instabilité et des mutations ambiantes que, dans certains contextes qui ont été caractérisés plus haut, les formes «traditionnelles» ou les solidarités communautaires se resserrent.

C - Une piste pour l'historiographie québécoise

Ce dernier énoncé, comme la totalité du modèle qui vient d'être présenté, suggère un éclairage pour l'étude de la société québécoise, urbaine aussi bien que rurale. Cette société a réuni de diverses façons les conditions qui favorisent l'épanouissement de solidarités et de formes communautaires: qu'on songe aux conditions du peuplement dans la vallée laurentienne du 17e au 19e siècle, ou dans les régions périphériques aux 19e et 20e siècles; qu'on songe même aux conditions de développement de villes comme Québec et Montréal, soumises à une croissance, à une industrialisation rapides et largement parachutées, sources d'insécurité non seulement pour les ouvriers mais aussi pour les élites socio-culturelles. Mentionnons en outre la menace — exacerbée, il est vrai, et exploitée par le discours politique — que laissait planer la coexistence avec un groupe ethnique dominant à la fois en vertu du nombre et de la distribution des pouvoirs. Dans une large mesure, parfois par choix politique mais surtout par le fait de circonstances et facteurs objectifs ou structurels, la société francophone au Québec a vécu son histoire en marge[56].

Cette histoire, selon l'historiographie — et la sociographie -- qui a prévalu jusqu'ici, aurait été dominée par une conscience collective unitaire articulée autour du fait catholique[57]. Mais, outre qu'elle n'est

---

[56] Nous avons développé ailleurs cette idée, à propos des régions périphériques du Québec. Voir à ce sujet, Gérard Bouchard, «Sur l'historiographie des campagnes et des régions du Québec aux XIXe et XXe siècles: nouvelles propositions», *Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou* (Paris, Presses universitaires de France, 1985), 562-571.

[57] Voir Mason Wade, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours* (Montréal, Cercle du Livre de France, 1963), tome 1, 685 p.; Marcel Rioux, «Sur l'évolution des idéologies au Québec», *Revue de l'Institut de sociologie* (Bruxelles), 1 (1968): 95-124; Fernand Dumont et Guy Rocher, «Introduction à une sociologie du Canada français», *Le Canada français aujourd'hui et demain* (Paris, Librairie Arthème Fayard, 1961), 13-38, Recherches et débats du Centre catholique

sans doute pas assez sensible aux dissidences et discordances, une telle représentation tend à comprimer la structure et le devenir social dans sa dimension institutionnelle et politique, celle des stratégies du pouvoir, des discours officiels et des élites. Derrière la catholicité, qui ressortit à l'institution et au pouvoir, il y a l'autre religion, celle qui, d'une manière plus unanime encore, a planté ses racines dans toutes les régions et tous les genres de vie, subjuguant en particulier la culture populaire. Manifestement, on s'est moins appliqué à expliquer ce dernier fait. Nous pensons qu'il est étroitement associé au phénomène communautaire et à la culture qui en dérivait. Les affinités, ou les homologies, sont ici frappantes. Cette culture reposait en effet sur l'interdépendance, sur l'échange; elle invitait à la modération, à l'austérité; elle habituait aux privations et au travail; elle comprimait les individualités, elle inculquait le sens de la hiérarchie et de l'autorité. L'emprise du sacré — qu'on peut désigner autrement si l'on veut — sur ces êtres timorés et peu savants faisait le reste. Y contribuait aussi, mais nos références sur ce point sont quasi exclusivement saguenayennes, l'action quotidienne, elle aussi mal connue, de nombreux curés de paroisse besogneux, roturiers, des curés à tempérament et à l'écorce rude, infiniment dévoués et solidaires, y allant d'un miracle par-ci, d'une colère ou d'un esclandre par-là, parfois dressés contre l'Ordinaire mais toujours près du peuple, commis aux choses communautaires.

Nous n'hésitons pas à voir dans cette dynamique sociale et culturelle, déterminée comme nous avons dit, un phénomène majeur de notre devenir collectif jusque dans la première moitié du 20e siècle. Sous cet éclairage, il appert que les populations rurale et urbaine du Québec présentaient des similitudes frappantes; on ne peut expliquer autrement que les populations les plus urbanisées de cette province ne se soient pas démarquées plus tôt ni plus nettement des autres, sous le rapport de la démographie, de la culture et de la politique.

CONCLUSION

Nous l'avons signalé à quelques reprises: les conditions dans lesquelles la dynamique communautaire se met en place ne sont pas exclusives à l'époque pré-industrielle, ni à la société rurale. Par ailleurs, on est bien loin ici des simplifications du modèle société traditionnelle/ société technique et de ses variantes. On s'éloigne également de la voie royale des études paroissiales ou villageoises au profit d'une perspective plus dynamique, centrée directement sur les acteurs, comme celle

---

des intellectuels français, cahier no 34; *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Fernand Dumont et al. éd. (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1971), 327 p.; Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec* (Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1977), 381 p.; pratiquemment toute l'oeuvre du chanoine Lionel Groulx, etc.

qui mène à l'étude des itinéraires individuels et familiaux[58]. Par ailleurs, il ne s'agit pas de créer un nouveau mythe en prêtant au modèle communautaire une pureté qu'il n'a pas. Nous avons ici décrit de l'intérieur le principe qui l'anime[59]. Dans la réalité, il trempe dans le champ d'influences et d'interactions que nous avons dit et au sein duquel il acquiert une forme spécifique et changeante.

Notre présentation a pu aussi, fort involontairement, suggérer l'idée que la dynamique communautaire était synonyme d'harmonie. En fait, elle constitue une structure et une norme de l'action sociale. Elle fait évidemment place à des inégalités, des tensions, des conflits. Toutefois, ceux-ci n'épousent pas les lignes découpées par le modèle des classes sociales, définies au premier chef comme une brisure, une contradiction ou opposition au coeur même du tissu social. Par contraste, notre modèle affirme l'existence d'une dynamique d'orientation essentiellement intégratrice, étant bien entendu que cette intégration est très inégalement réalisée et peut laisser place, encore une fois, à toutes sortes de discordances. Mais un modèle n'exclut pas l'autre. Nous croyons au contraire que, dans une même société, les tensions et les conflits peuvent être définis, vécus et arbitrés selon des modes très différents, d'un segment à l'autre; et ce que nous appelons la société globale (mais qu'est-ce au juste?) peut abriter et faire coexister des dynamiques très hétérogènes. En fait, se pose ici tout le problème de l'intégration (dans la mesure où elle existe) et du changement social.

Revenant à la société rurale québécoise, on ne peut s'empêcher de relever encore une fois l'extraordinaire similitude qui se marque, sous le rapport des questions abordées ici, entre la dynamique sociale ayant prévalu dans les campagnes de la vallée du Saint-Laurent aux 17e et 18e siècles et celle qu'on peut observer dans les régions périphériques aux 19e et 20e siècles. Nous avons renvoyé à quelques reprises dans les pages précédentes à des travaux de S. Courville et de J. Mathieu. Il faut y ajouter l'analyse que L. Dechêne[60] a faite de la famille canadienne dans la plaine de Montréal au 17e siècle. On retrouve là tous les traits de la dynamique communautaire: contexte d'insécurité, d'instabilité et d'isolement, emprise des relations de parenté, pratiques de solidarité, action supplétive de la famille[61]. Nous ne doutons pas qu'il

---

[58] En quelque sorte et d'une manière un peu paradoxale, les fichiers de population informatisés, appuyés sur le jumelage automatique des données, réhabilitent l'histoire biographique mais en *l'étendant à l'ensemble des individus*. Voir à ce sujet, Gérard Bouchard et Isabelle de Pourbaix, *loc. cit.*

[59] A l'opposé de cette démarche, on songe par exemple à des études sur les ramifications des appareils d'État, sur l'expansion du capitalisme par le biais de la proto-industrialisation ou de l'industrie forestière, etc.

[60] Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle* (Paris, Plon, 1974), 433-449.

[61] «... le désordre se résorbe au fut et à mesure que tous les individus sont absorbés et socialisés par les familles», *ibid.*, 449.

y ait là matière à une extraordinaire enquête comparée, dans l'espace et dans le temps, au sein d'une même trame sociale[62]. Plus qu'à un exercice académique, une telle enquête mènerait à une perception rigoureuse et approfondie d'une composante essentielle de l'expérience collective québécoise et mettrait peut-être à jour des constats utiles pour le présent.

[62] Nous en avons déjà indiqué ailleurs la pertinence et quelques pistes possibles. Gérard Bouchard, «Les systèmes de transmission...»; «Un nouvel espace historiographique: la dynamique inter-régionale et le cycle de la société rurale québécoise du 17e au 20e siècle». Texte d'une communication au Congrès de la Colonial Historical Society, Québec, Mai 1985. A paraître avec les actes du congrès.